

tressailli. Sa seule excuse, c'est qu'elle regardait avec un cœur malade.

Elle monta en voiture agitée d'un tremblement nerveux en criant : " Adieu, ma mère !" comme se dit l'adieu éternel sur le lit d'agonie.

La pauvre jeune femme n'éprouvait plus qu'un seul ardent désir, celui de fuir, de s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait connu la souffrance sous la forme la plus aiguë. En voyant Amédée serrer avec une sainte affection les mains de Marie-Sophie, en lui disant : " Combien vous allez nous manquer, oh ! ma chère Marie," Annonciade se répéta intérieurement qu'elle ne suffisait pas à son mari, qu'elle ne lui suffirait jamais et c'est alors que sortit de son cœur cet adieu suprême qui déchirait l'oreille comme un sanglot.

Nous allons, pour quelque temps, les suivre dans leur voyage et quitter Marie, non sans avoir appris au lecteur que le châtiment le plus cruel de sa faiblesse fut l'éloignement de sa sœur, éloignement dont elle comprenait toute la portée morale. Ce n'était pas la distance, pas le pays étranger qui les séparaient, mais cette plaie creusée au cœur d'Annonciade, et que l'absence et la séparation pouvaient seules guérir. Marie était l'instrument malheureux, sinon coupable, de cette cruelle position : elle en accepta sans murmure et sans révolte les déchirements. Le départ de la petite fée avait amené à Rémillac une profonde solitude, elle était le bruit joyeux de la maison, elle en était le soleil. Marie Sophie se trouva subitement en face d'un vide affreux et pendant quelques jours, un véritable effroi s'empara de son âme. La présence d'Amédée marié à sa sœur lui rendait le triomphe facile surtout avec l'affection qu'elle portait à Annonciade et le désir ardent qu'elle avait de son bonheur. L'absence, au contraire, cher lecteur, vais-je me faire comprendre ? l'absence, en rendant le devoir moins sensible, donnait au souvenir une douceur qui n'était pas sans danger.

Elle voulait rester debout ; elle voulait être courageuse, plus que cela généreuse ; elle le serait, elle le savait, elle en était sûre, mais à quel prix ? Le soldat se bat, pensait-elle, l'homme politique mène l'État, le fonctionnaire gagne le pain de la famille, le prêtre console et guérit, tous échappent aux luttes du cœur ou ne les connaissent qu'à la surface, tandis que la femme ! demain, comme hier, elle est sans appui, sans secours. Nos ouvrages manuels empêchent-ils une image de se dresser devant la pensée inoccupée pendant le travail machinal des doigts ? Où est la force ? où est le remède ?... En